

## Jazz et nécrophilie

Gilles Archambault

Numéro 40, printemps 1989

Montréal jazz

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/16138ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (1989). Jazz et nécrophilie. *Moebius*, (40), 21–23.

## JAZZ ET NÉCROPHILIE

Gilles Archambault

Quelqu'un me fit la remarque un jour qu'à la radio il m'arrivait souvent de parler de musiciens de jazz décédés. Il le déplorait. Je n'ai pas su s'il aurait préféré que je ne mentionne pas la réalité de leur décès ou s'il souhaitait que j'occise de nouveau les pauvres défunts.

À vrai dire, je ne me préoccupe jamais de ces détails quand j'aligne les pièces qui formeront une émission donnée. La musique seule a d'importance et le plaisir que j'en peux retirer.

Mais il n'empêche que si je fais la somme de mes préférences dans le domaine, je suis bien obligé de conclure que j'additionne les tombes. Rien que de très normal au fond puisque l'on ne réunit pas de vivants dans un Panthéon.

L'amateur de jazz, à la différence d'un passionné de musique dite classique, fait au reste accéder très rapidement ses héros dans une sorte d'Élysée, qu'ils soient ou non réduits à l'état d'âme. Croyez-vous que j'ai attendu la mort de Charlie Parker pour devenir saisi au simple énoncé de son nom? Un des seuls avantages à être né en 1933 consiste peut-être à avoir pu entendre Lester Young et Billie Holiday, Thelonious Monk et Louis Armstrong, Duke Ellington et Pee Wee Russell. Je ne me consolerais jamais d'avoir raté la dame de *Fine and Mellow* de même que le clarinettiste si laid qu'il en devenait beau.

Je suis donc au milieu de mes morts. Comme en pays de connaissance. Je m'acclimate à ma disparition en écoutant Jack Teagarden chanter *Basin Street Blues*, en me

berçant de la jeunesse d'un solo au cornet de Bix Beiderbecke, je suis muet d'admiration devant un solo fruste et savant à la fois de Ben Webster.

Est-ce l'usure d'une oreille et d'une sensibilité qui fait que très peu de jeunes musiciens se sont joints ces dernières années aux morts qui les attendent? Cela est possible. Pour l'heure, je retiens une autre explication. Michel-Claude Jalard se demande si le jazz est encore possible. Il avance qu'il est devenu musique de répertoire. L'hypothèse me séduit. Il le faut bien puisque je n'ai trouvé rien d'autre pour appuyer une écoute que je voudrais plus passionnée de la musique.

Lorsque j'avais vingt ans, dans les années cinquante et des poussières, Prestige et Blue Note nous proposaient tous les mois une étonnante quantité de formes musicales nouvelles. La ferveur était totale. Tant pis si Louis Armstrong rechignait. On faisait son miel des rengaines, même insignifiantes, qu'il chantait si bien et on glanait ici et là dans ses concerts des solos perdus dans l'atmosphère de cirque qu'il créait lui-même. Qu'importait qu'un des maîtres incontestés du jazz commercialise son talent puisque Monk nous bouleversait, que Milt Jackson délogeait Lionel Hampton et qu'un jeune Sonny Rollins s'imposait comme leader.

Wynton Marsalis peut m'éblouir par la perfection de son jeu. Il ne m'émeut jamais longtemps. Je n'attends pas son prochain disque, que pourtant j'écouterai avec un grand intérêt. Je n'ai pas l'impression non plus que le public plus jeune trouve à son écoute une ferveur qui était la mienne à l'apparition des premiers quatuors sans piano de Gerry Mulligan.

Si j'avais un esprit vraiment fouineur, je me demanderais plus sérieusement si les jeunes Noirs se détournent vraiment du jazz ainsi qu'on l'écrit souvent. Je ne peux donc qu'accepter ce que prétendent des analystes réputés sérieux. Les jazzmen de moins de trente ans que nous propose l'industrie du disque apparaissent rarement comme des novateurs œuvrant dans l'esprit même du jazz. Ou ils recréent la musique d'un passé, récent ou non, ou ils nous proposent un amalgame de musiques diverses dont les liens avec la tradition du jazz ne sont pas toujours évidents.

Je suis parvenu à un âge où il faut dresser des bilans. N'étant pas musicien, je me suis toujours gardé de prononcer trop d'affirmations. J'ai la plupart du temps

avancé qu'un trompettiste ou qu'un guitariste qui me laissaient froid avaient peut-être une valeur que je ne savais détecter. Mon ignorance me portait à la prudence. Je ne me suis prononcé qu'avec la naïveté d'un passant qui doit bien témoigner de l'accident de voiture qui s'est déroulé devant ses yeux. Je m'excuse, monsieur l'agent, mais voilà ce que j'ai vu et entendu.

De cette musique qui m'a tant apporté, depuis bientôt quarante ans, je ne saurais rien dire de restrictif. Je ne vivrai pas assez vieux pour épuiser le plaisir que me procure ces œuvres les plus importantes, comme au reste ses productions plus modestes. Ma vie s'est déroulée tant bien que mal entre Fats Waller et Stendhal, Archie Shepp et Cioran, Lester Young et Jacques Chardonne. Que m'importe au fond que l'un soit tenu pour écrivain réactionnaire et l'autre pour musicien libertaire recyclé dans la tradition. Le plaisir de l'écoute, d'accord et toujours, mais j'ai toujours souhaité qu'il berce et qu'il dérange à la fois, ce plaisir-là. Que les musiciens soient morts ou non, que la musique de jazz soit ou non en train de mourir, je sais qu'avant ma propre mort, je ne serai jamais en manque. Le jazz, j'aime.